

s'étaient trouvés, à la place des matelots, suspendus pendant vingt-quatre heures entre la vie et la mort, sur une frêle barque, que la fureur des flots pouvait engloutir à chaque instant. Plus d'un d'entre eux aurait déserté son système pour faire un acte de contrition, et pour promettre à *notre bonne Dame de la garde de micux vivre à l'avenir*.

On lit dans l'*Univers* :—

Une chose entre toutes nous a toujours inspiré du dégoût pour la révolution espagnole, c'est l'absence de toute originalité dans ce mouvement, c'est la plate servilité avec laquelle un parti qui se dit progressif copie les sottises de nos mauvais jours. Comme si déjà ce n'était pas assez d'avoir proscrit les couvens et dépouillé les églises, voilà qu'il vient aussi de se donner un panthéon. On lit en effet dans les journaux espagnols :

“ La régence de Madrid vient de publier un décret qui convertit l'église de Saint-François-le-Grand en Panthéon national, à l'instar de celui de Paris. On y ensevelira désormais les Espagnols illustres. La chambre des cortés sera priée de voter les fonds nécessaires au maintien de cette institution. ”

Si quelque chose peut inspirer plus de pitié encore que ce décret, ce sont les longs et emphatiques considérans dont il est précédé dans le journal officiel. Quand on songe au glorieux passé de l'Espagne, à l'empreinte si nationale dont elle a marqué tous ses actes, on se sent pris d'une grande indignation contre les hommes qui l'ont assez abaissée pour pouvoir aujourd'hui la défigurer impunément et la traîner honteuse et souillée dans des voies qui ne sont pas les siennes.

—On lit dans le *Sud* de Marseille :

“ Hier, 11 février, dans l'église de St-Vincent-de-Paul, plusieurs des jeunes sourds-muets de l'un et l'autre sexe, élevés par les soins éclairés de M. Guès ont fait leur première communion ; les assistans n'ont pu voir, sans émotion, l'attitude pieuse et recueillie de cette jeune assemblée. L'acte de consécration et l'amende honorable ont été dits tour à tour par un garçon et une jeune fille qui n'avaient que la langue du geste pour s'exprimer, mais qui mettaient dans ces prières silencieuses une expression parfaite et pleine d'onction. ”

—Les doutes qu'élevait le *Courrier de Franconie* sur les conventions que les journaux allemands disaient arrêtées entre la cour de Rome et la Prusse, étaient, à ce qu'il paraît, bien fondés. Du moins est-il certain que les choses ne prennent pas tout à fait le tour que leur donnait la presse salariée de l'Al-